

H-O-W-T-O Dumb
reading club#4
à Fuite LES
CHERCHEUR·EUSES
DE PLAISIRS
*SEEKERS OF
PLEASURE*

dimanche 27 février
15h *Sunday*
February 27th at
3.00/ 72 rue des
bons enfants 13005
Marseille

Le Dumb reading club est un format de club de lecture développé dans le cadre du projet H-O-W-T-O, an occasional proposal to keep on learning. Cette recherche collaborative autour des questions de savoirs communs, de transmission et de pédagogie sous le prisme de l'art a été initiée à partir des archives de la Manifesta 6 School qui aurait dû avoir lieu à Nicosie (Chypre) en 2006. H-O-W-T-O se déploie en des constellations d'idées et de rencontres agencées selon différents formats (lectures, discussions, workshops...) et au sein de lieux multiples (ateliers, espaces d'expérimentations, résidences, site internet...).

Le DRC#4 rassemble des textes choisis, traduits et/ou écrits par sabrina soyer, comme "une tentative d'utopie de cruising lesbien et une publication de [ses] recherches en cours sur les espaces où des femmes, ou plutôt, des féministes, des chercheur·euses de plaisirs, ont pu trouver ce qu'elles cherchaient.»

sabrina soyer, alias sabiche, est artiste et écrivaine, elle vit à Jutigny, un petit village gay friendly en Seine et Marne. Elle fait partie d'une nébuleuse lesbienne dont les recherches lyriques prônent toutes formes possibles d'érotisme, et la supériorité des savoirs transmis par contact physique. Son écriture peut prendre plusieurs formes : poésie, essai, traduction, performance, pièce audio, affiche, installation... sabiche a écrit de nombreux poèmes et chansons pour ses amant·es, poèmes destinés à être performés sur scène, plus qu'à être lus dans un livre, ce qui lui vaut une réputation de Drama queen par-delà les frontières d'Île de France. Elle a créé les ateliers d'écriture & traduction expérimentale : «How to become a lesbian», à Paris, lorsqu'elle enseignait à The Cheapest University, puis a créé la revue éponyme issue de ces ateliers, dont le dernier numéro : «How to become a mother fuckin elegist». Ses recherches portent sur l'écriture expérimentale, l'histoire des féminismes et des mouvements queer dans l'art et la littérature, les relations entre genres littéraires et construction sociale des genres. Elle travaille actuellement en duo avec Lisa Robertson sur un livre : « I of song », mêlant poèmes, recettes de gâteaux et traductions de la trobairitz Na Castelloza, à paraître chez Nion Editions.

***Dumb**

***telle une attitude, celle, singulière, de la découverte et des expérimentations**

***telle une incompréhension, un doute, de soi ou de ce qui nous entoure**

***parfois lié à l'irraisonnable, à l'absurde, "il est fou, c'est idiot !"**

***comme jumeau·lle de la gaffe, du rire, de l'erreur riieuse**

***telle une farce, une comédie, un masque, un carnaval, jouons aux idiot·e·s**

***un·e adepte du premier degré**

H-O-W-T-O, an occasional proposal to keep on learning est un projet de La Balnéaire et Media Naranja

The Dumb reading club is a book club developed as part of the H-O-W-T-O, an occasional proposal to keep on learning project. This collaborative research around questions of common knowledge, transmission and pedagogy through the prism of art was initiated from the archives of the Manifesta 6 School which should have taken place in Nicosia (Cyprus) in 2006.

H-O-W-T-O unfolds in constellations of ideas and meetings organized in different formats (readings, discussions, workshops...) and within multiple spaces (workshops, experimental spaces, residencies, website...).

DRC#4 brings together selected, translated and/or written texts by sabrina soyer, as «an attempt at a utopian lesbian cruising and a publication of [her] ongoing research on spaces where womxn, or rather, feminists, seekers of pleasure, could find what they were looking for."

sabrina soyer, alias sabiche, is an artist and writer who lives in Jutigny, a little village gay-friendly in Seine et Marne. She is part of a lesbian nebula whose lyrical research advocates all possible forms of eroticism, and the superiority of knowledge transmitted by physical contact. Her writing can take many forms: poetry, essay, translation, performance, audio piece, poster, installation... sabiche has written many poems and songs for her lovers, poems intended to be performed on stage, more than to be read in a book, which has earned her a reputation as a Drama queen beyond the borders of Île de France. She created the experimental writing & translation workshops: «How to become a lesbian», in Paris, when she was teaching at The Cheapest University, and then created the eponymous magazine that grew out of these workshops, the latest issue of which is «How to become a mother fuckin elegist». Her research interests include experimental writing, the history of feminisms and queer movements in art and literature, the relationship between literary genres and the social construction of gender. She is currently working in duo with Lisa Robertson on a book: «I of song», mixing poems, cake recipes and translations of the trobairitz Na Castelloza, to be published by Nion Editions.

***Dumb**

***an attitude, a special one, of discovery and experimentation**

***a misunderstanding, a doubt, of oneself or/and of what surrounds ones**

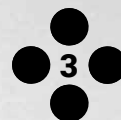
***sometimes linked to the unreasonable, the absurd,**

***as a twin of the blunder, the laugh, the laughing error**

***like a farce, a comedy, a mask, a carnival**

***a first degree enthusiast**

H-O-W-T-O, an occasional proposal to keep on learning is a project developed by La Balnéaire and Media Naranja



Les chercheurs de plaisirs

Note sur l'écriture inclusive :

La lettre « e » est utilisée pour les terminaisons « es », comme dans « mes charmante amie sexuelle ». Les personnes lisant les textes qui suivent à l'oral, peuvent choisir de prononcer les terminaisons comme elles le veulent, par exemple, le titre : « les chercheuses de plaisirs », « les chercheuses de plaisirs » ou « les chercheurs de plaisirs ».

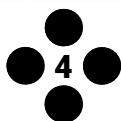
Le pronom « iel » est utilisé pour il + elle.

Le pronom complément « elleux » est utilisé pour elles + eux.

Le pronom indéfini « toustes » est utilisé pour tous + toutes.

Note sur la typo :

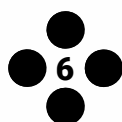
La Desvarial est une création du Queer Graphic Laboratory basé à Sao Paulo, plusieurs font inclusives en open source sur leur site : <http://www.lgdesviante.org>



Quelque part en août 2021, j'apprends qu'une traduction française du texte « Cruising Utopia » - « Cruiser l'utopie » va sortir. Une amie qui vient régulièrement dans les ateliers d'écriture « How to become a Lesbian » dirige la maison d'édition Brook, Rosanna Puyol, et c'est elle qui a œuvré à la publication de cette traduction. Lorsque j'entends parler de cette sortie je suis loin, à Treignac, au centre d'art et de recherche créé par Sam Basu & Liz Murray en Corèze. Sam nous a invité à venir faire une petite résidence d'écriture avec Mélanie Blaison, Joyce Rivière et Léa Vassal. Depuis plusieurs années je viens ici pour écrire, j'essaye, pratiquement chaque été, de commencer quelque chose. Cette année je suis partie avec l'idée de zoner le long des berges, et d'explorer l'activité aux alentours de la Vézère qui traverse Treignac. Mon but étant d'y faire des rencontres. Quel type de rencontres ? TOUS TYPES DE RENCONTRES. Imaginez qu'avant l'heure de tinder, grindr, d'okcupid, du minitel ou des petites annonces ce genre de requête eut été lancée comme une bouteille à la mer. Et qu'une femme soit derrière cette invitation. Où irait-elle ? Quelle suite donneriez-vous à cette histoire ? Parviendrez-vous à faire évoluer le personnage dans une recherche à la fois lyrique, érotique, philosophique, écologique, sociologique et pourquoi pas comique, sans voir notre instigatrice se transformer en chair à pâté et perdre son audace ?

“Since I couldn’t then write the poems I wanted to write, I would be the poet of the anonymous fuck. This was not so much a substitution as a technique of self-invention, an experimental method for the grandness of becoming. Other poets, I would learn later, had mentors, whatever mentors were. I had fucking, and it was my own blind affirmation, my autonomy, my own urgent need to fully know the grand world. ”

Extrait de *The Baudelaire Fractal*, Lisa Robertson, Coach House Books, 2020



Je lis à Joyce des extraits du *Pur et de l'impur* de Colette. C'est ce livre où Colette décrit des lieux de rencontres possibles entre femmes, des intérieurs, pour la plupart, privés et bourgeois. Quelque part dans les années 30, à Paris. C'est aussi le livre où elle lance l'hypothèse d'un Don Juan femelle. Lorsque Léa et Mélanie nous rejoignent nous avons cette conversation - l'éternelle, enfin, si vous êtes gouines et essayez un tant soit peu de réfléchir sur pourquoi n'y a-t-il pas d'espaces « back room » dans les bars lesbiens, pourquoi n'avons nous pas nos saunas, nos cinémas, nos sex-clubs, notre jardin des tuileries¹ à nous dans les villes où, de façon plus ou moins certaine, nous flânon ? Parce que nous vivons dans une société hétéropatriarcale où le désir des femmes est structurellement réduit à répondre à celui des hommes, autrement dit, à consentir ou pas, et que dans cette société elles sont en même temps tenues pour responsable d'une soit disant pénurie de sexe hétéro, naturlish, comme l'indique Samuel R. Delany dans son essai *Times Square Red, Times Square Blue*. Mais revenons maintenant à mon tourment, qui est d'avoir raté le lancement de *Cruiser l'utopie* à Paris. Je trouve quand même quelques passages en ligne, notamment une citation d'Oscar Wilde qui ouvre le premier chapitre « Le sentiment d'utopie » : *Une carte du monde sans Utopie ne mérite même pas un regard*. Je pars courir le long de la Vézère avec cette citation dans ma bouche.

Ce que vous lirez dans ce recueil est à la fois une tentative d'utopie de cruising lesbien à Treignac, à la fois une publication de mes recherches en cours sur les espaces où des femmes, ou plutôt, des féministes, des chercheurs de plaisirs, ont pu trouver ce qu'ils cherchaient. Lorsque je suis rentrée à Paris, fin août, me précipitant dans la première librairie pour acheter mon *Cruiser l'utopie* j'ai trouvé plus que ce que je cherchais, mais, finalement, assez peu sur l'histoire des pratiques de drague chez des femmes, qu'elles soient lesbiennes, hétéra ou autre. Par contre, c'est là que j'ai découvert le travail de Delany, cité plus haut, et c'est mon nouveau chouchou (avant c'était Huysmans :). Ce qui suit est donc ma traduction de deux passages du fameux *Times Square Red, Times Square Blue*. J'ai volontairement choisi des passages où il parle de la présence de femmes dans des lieux de rencontre conçus, au départ, pour un usage masculin.

¹ Le jardin des Tuileries est un espace de cruising fameux à Paris, et ce depuis le 18ème siècle. Ce parc est essentiellement utilisé pour les pratiques homosexuelles masculines à l'heure d'aujourd'hui, ce qui n'exclut pas la possibilité de tout autre usage récréatif du lieu, le jour comme la nuit, par des hommes, des femmes, des animaux, mais l'endroit est peu confortable. Peu de bancs (beaucoup de chaises individuelles), pelouses interdites, pas mal de buissons épineux... À ma connaissance, aucune chercheuse de plaisirs ne fréquente assiduellement, comme de façon occasionnelle, cet espace pour ses recherches.

Extrait de ma traduction de *Times Square Red, Times Square Blue* de Samuel R. Delany, New York University press, 1999.

P. 24

[...]

Une semaine ou deux plus tard, alors que j'étais de nouveau au balcon du Variety, de nouveau j'ai regardé par-dessus la rampe pour voir que le mec était de retour – à peu près à la même place. Ce jour-là, j'avais apporté trois canettes de Ginger Ale. Après en avoir bu une, j'ai décidé que j'allais partir tôt.

« Hé », j'ai appelé par-dessus la rampe, là où il était assis, pantalon ouvert, mais se tenant juste par le poing pour le moment, « tu veux un soda ? Je vais bientôt partir, et je ne veux pas trimballer tout ça avec moi. »

Il a levé les yeux. « Hein ? Ah, ouais – merci, mec. » Il a pris la canette que je tendais vers lui.

Toujours appuyé sur la rampe, j'ai demandé, « Ton cousin en bas a décidé de te laisser revenir ? »

Il a froncé les sourcils, puis a réalisé de quoi je devais parler. « Ben ouais, il me laisse rentrer comme je veux. C'est un bon gars. »

« T'aimes bien ici ? »

De nouveau, il réfléchit. « Mouais, c'est pas mal. Ici les gars ne s'avancent pas trop – enfin, si tu leur demandes de te laisser tranquille. Des fois, quand même, faut leur dire d'aller voir ailleurs. Je n'aime pas ça, quelqu'un qui s'assoit à côté de moi pendant que je me branle. Je veux dire, je suis pas en train de demander une pipe ou quoi que ce soit. Certains gars ici, ils aiment ça, mais c'est pas mon truc. Tu veux t'asseoir et regarder, je m'en fous. Mais bon, c'est sûr, parfois des types fixent tu vois. Et ça, j'aime pas trop non plus. Tu sais, juste quand ils bloquent – » Écarquillant les yeux, il a poussé la tête en avant comme pour imiter un observateur maniaque ahuri. « Mais ces types-là sont bien. » Il a regardé autour de lui les autres hommes assis à un siège, une rangée, ou trois sièges plus loin. (Deux l'ont regardé. Un a souri.) « C'est mieux que ces endroits dans les quartiers chics, où ils viennent et braquent une putain de lampe torche sur toi – ils filent carrément les jetons là-bas ! Genre tu es en train de te branler et d'un coup tu prends une lampe torche dans la gueule ! Non, c'est cool ici. Les gars d'ici, ils sont cool. » Il m'a fait un geste de la main avec la canette que je lui avais donnée. « Hé, merci pour le soda mec ». Se retournant, il a ouvert la canette, bu, l'a posé sur le sol et, parmi la demi-douzaine de personnes assises autour de lui (dont, je notais, l'asiatique de la semaine dernière), s'absorba dans son travail rythmique.

Dans ce qui vient d'être dit, il me semble qu'il faudrait vivement souligner – et notre littérature, dans toute sa variété, grouille de ce genre de scènes exclusivement masculines, structurées de façon similaire – souligner le fait que le charme de cette situation, sa socialité et son côté chaleureux (à supposer qu'elle possède un peu de tout ça), dépendent entièrement de l'absence de « la femme » – ou du moins dépendent de l'aplatissement de « la femme » jusqu'à qu'elle ne soit plus qu'une image sur un écran, qu'il s'agisse de lumière ou de mémoire, réduite à la « sexualité pure », à une essence magique, une énergie mystique qu'elle imprègne, fonde, voire alimente tout le processus et dont elle est corporellement, intellectuellement, émotionnellement et politiquement absente.

Je décrivais à une amie cet homme, manifestement hétéro, son ouverture d'esprit aux homos qui l'entouraient, son exhibitionnisme comique, quand soudain elle m'a dit : « Je veux voir ça, et tout ce sexe en salle dont tu parles, je veux voir ça aussi ! »

Lectrice vorace aux cheveux bruns courts, femme hispanique petite et charpentée, Ana bossait en intérim dans des bureaux le jour ; la nuit c'était une guitariste et une chanteuse merveilleusement talentueuse, jouant dans de petits clubs aux alentours de *Village*. « Est-ce qu'un jour tu me prendrais... avec toi ? »

« C'est sombre là-dedans » blaguais-je. « Tu serais obligée de cligner – au moins jusqu'à ce que tes yeux s'adaptent. »

« Il se passerait quoi si t'emmenais une femme là-dedans ? » Elle continuait. « Tout le monde serait un peu crispé et agaçé, j'imagine... »

« Je ne pense pas », j'ai dit. « Des couples viennent parfois. Le plus souvent c'est des mecs avec des prostituées. Mais pas toujours. Le pire qui puisse arriver, c'est qu'un type s'assoit à un siège de toi et se branle. »

« Ça », dit-elle, « je pense que ça passe. »

Un jeudi après-midi (j'ai volontairement choisi un moment où il n'y avait pas trop de monde), j'ai emmené Ana non pas au Variety mais au Metropolitan, un autre cinéma porno plus à l'est, sur la Quatorzième rue. Je portais un jean, une chemise à carreaux rouges et des lentilles de contact. Ana portait un jean, une chemise blanche d'homme, une veste en jean et ses lunettes à grosse monture roses. Nous n'avions pas parlé des costumes, mais j'ai pensé que, pour une première visite, elle avait fait un choix plus judicieux... que, disons, talons, mini-jupe et dos nu en perles.

Un peu plus grand que le Variety, le Metropolitan était aménagé différemment. Un balcon en forme de fer à cheval faisait le tour du deuxième niveau. Les murs étaient peints en noir. (Ceux du Variety étaient en bleu foncé.) Plusieurs escaliers montaient et descendaient, il y avait donc beaucoup plus de circulation entre les niveaux, et d'une certaine manière, c'était un facteur positif pour ramener une personne qui n'était pas familière avec l'endroit – et serait perçue, probablement, comme un visiteur inhabituel.

Lorsqu'on a payé et qu'on entraît, soudainement le gérant grec s'est durci, prenant mon bras au passage – de sorte qu'Ana, au départ, n'ayant pas vu, continuait d'avancer. « Si j'entends qu'elle fait de la thune mec », s'adressant à moi avec un fort accent, « je vous fous dehors tous les deux ! C'est pas un bordel. »

Un peu surpris, j'ai dit : « Oh, ne vous inquiétez pas ! »

Tapotant mon bras, il poursuivait sur un ton plus explicatif : « Parce qu'il y a des macs qui ramènent des femmes ici, et essaient de faire des passes pendant le film. Ce genre de choses ne peut pas arriver ici. Je veux dire, c'est un endroit sympa. Les gens viennent pour s'amuser, pas pour payer des putes. »

– « Ouais, bien sûr », j'ai dit. Et je me dégageais pour rattraper Ana.

« C'était quoi ? », elle demandait.

Je lui ai raconté. Ça l'a fait rire.

Bien qu'il ait une double porte formant un étroit vestibule, comme beaucoup de cinéma datant d'avant la Première Guerre mondiale, le Metropolitan n'avait pas de véritable hall.

« Quand je viens ici », j'ai dit pendant qu'on se déplaçait derrière la dernière rangée de sièges, dans la lumière rouge au fond de la baignoire, « d'habitude je fais un tour rapide de toute la salle, juste pour voir comment les choses se présentent. D'ici jusqu'au bout de l'allée, là, et dans celle-là, là-bas. Puis je fais un tour au balcon. »

Elle dit : « Vas-y. »

Donc j'y allais, avec Ana derrière.

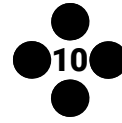
Quand on a fini notre tour et quitté le rez-de-chaussée pour monter les marches jusqu'au balcon, je lui ai demandé : « Combien de gars t'as vu en bas avec une tête entre les jambes ? »

« Hein ? » dit-elle.

« J'en ai vu trois. »

« Allez, mais pas en plein milieu du... oh, tu te fous de moi. »

Au même moment deux jeunes noirs ont dévalé les marches à côté de nous. L'un d'eux a jeté un coup d'oeil vers Ana et murmuré, « Oh-oh... fish ! », « Fish » ça voulait dire meuf en jargon homo. Mais je ne pense pas que ça ait pu atteindre



Ana – ou plutôt, c'était pour son ami deux marches en dessous.

On est sorti à une des extrémités du fer à cheval, pour aller vers les doubles paires de sièges, vides pour la plupart. Pendant mon premier tour de piste, j'ai vu un mec assez trapu en vêtements d'ouvrier verts, assis près de la balustrade du balcon et regardant l'écran, un siège vide à côté de lui. La trentaine passée (plus âgé qu'Ana ou moi), il avait ouvert son pantalon et se doignait distraitement.

D'au moins dix ans son aîné, un type svelte s'appuyait contre le mur et le matait. En chemise blanche et veste foncée, s'éloignant pour rejoindre l'ouvrier assis pendant qu'on passait.

Me suivant vers le fond, Ana lâche un commentaire discret, « il y a pas mal de gens qui déambulent ici... » C'était vrai. Depuis qu'on est entré, l'attention d'Ana s'est surtout portée sur l'écran, alors que de mon côté (ayant déjà vu l'offre de films de la semaine, plusieurs fois, dans au moins deux autres cinémas) j'y avais à peine jeté un coup d'œil.

J'ai fait demi-tour et rebroussé chemin. On a rejoint l'ouvrier assis, qui regardait toujours le film. Sa chemise verte à manches courtes était déboutonnée maintenant. La visière de sa casquette était tournée sur le côté. L'homme plus âgé s'était agenouillé entre les cuisses de l'ouvrier, la tête bougeant de haut en bas entre ses genoux.

Je me suis assis dans le siège vide à côté de lui ; et, avec une main sur sa hanche et l'autre main tenant son poignet, j'ai physiquement guidé Ana dans le fauteuil devant moi.

Elle s'est assise, regardant toujours l'écran.

J'ai dit doucement : « viens plus près si tu veux... »

Se tournant pour me regarder, elle dit : « Où ?... ? Quoi... ? »

À ce moment-là, l'ouvrier qui, lorsque je m'étais assis à côté de lui, n'avait eu aucune réaction à mon bras glissant le long du sien, cligna soudain des yeux, remit ses mains sur les accoudoirs et avança tout son corps de deux pouces. « C'est une fille ? »

Le type qui suçait a levé la tête et tendu la nuque vers le siège derrière lui.

« C'est bon », j'ai dit. « Continuez. »

L'ouvrier m'a regardé. « Elle veut faire un truc ? » Il s'est tourné vers Ana.

« Tu veux faire un truc... ? Si tu veux, c'est pas un problème ! »

L'homme entre ses jambes regardait toujours derrière lui. Il tenait le pénis brun de l'ouvrier dans son poing pâle.

« Ça va pour toi ? » a-t-il demandé à Ana.

Baissant les yeux, Ana dit : « Hein ? Oui oui !... Continuez. »

Lançant (je crois qu'elle a trouvé ça surprenant) un clin d'œil à Ana, l'homme à genoux s'est remis à sucer.

Les mains de l'ouvrier s'étaient mises à nouveau sur l'accoudoir.

Quinze secondes plus tard, le type qui suçait releva à nouveau la tête. Reprenant la bite de l'ouvrier entre ses mains. Doucement il dit, en regardant Ana, « Est-ce que... ? ... Tu en veux un peu ? » Son autre main bougeait sur mes genoux pendant qu'il parlait. « Je vais m'occuper de ton ami, si tu veux bien. Et tu peux avoir celui-là... »

Ana a dit : « C'est bon. Je préfère regarder. »

Il chuchota « ah, d'accord ! » comme pour garantir que ça resterait leur secret.

Sa main a glissé de mon pantalon et il s'est remis à sucer l'autre.

Quand l'ouvrier a joui – « Hè, merci. Merci. Et merci. » (un pour l'homme qui suçait, l'autre pour moi, et le troisième pour Ana). Il a boutonné sa chemise, m'a enjambé, une petite tape sur l'épaule d'Ana, et partit.

Se relevant du sol (je l'aidais ; et Ana offrit une main solide), l'homme plus âgé s'arrêta, posant un doigt sur l'avant-bras d'Ana. « Est-ce que cela t'a paru bon, chérie ? »

« Euh... oui », elle dit un peu hésitante.

L'homme s'est tourné pour me serrer le bras, puis m'a fait un clin d'œil. S'avançant parmi trois autres hommes qui s'étaient arrêtés pour regarder, il murmura, « Bon ! » et partit dans l'autre direction.

Ana et moi avons passé une autre heure dans le cinéma. Une fois elle s'est assise sur la rampe du balcon et a maté deux autres types faire du sport sur les sièges à côté d'elle. Pendant un moment, toujours du même côté du

balcon, au bout, elle s'est tenue près d'un groupe d'hommes (dont l'un des jeunes qu'on avait croisé dans les escaliers) et m'a regardé tantôt faire ou me faire un type en pantalon et veste au cuir grinçant. Après, pendant une pause, tandis que plusieurs observateurs se faisaient du bien de temps à autre, elle s'est rapprochée pour tâter une bite en érection – puis, l'autre fronçant soudainement un peu les sourcils (bien qu'il ne se soit pas retiré), on a tous les deux réalisé que juste à ce moment-là, il a vu que c'était une femme.

Ana a quand même lâché prise et vite reculé.

Avant de partir, elle m'a dit : « Je vais me promener un peu seule pendant cinq minutes. »

Lorsque, trois minutes et trente-huit secondes plus tard à ma montre, elle me rejoignait au fond de la salle, je lui demandais : « Tout va bien ? »

« Oui. » D'un signe de la tête.

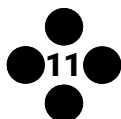
« Il s'est passé des trucs ? » J'étais à peu près aussi curieux de savoir ce qu'elle avait vu, de ce qu'elle était allée voir.

« Eh ben, il y a un type qui m'a fait des avances, si on peut appeler ça des avances. En bas, là, je veux dire. Il m'a demandé si je le laisserais... me bouffer. Sauf que, j'imagine qu'il pensait vraiment que j'allais dire oui. Et, quand j'ai dit « Non, merci », il a souri, haussé les épaules – il avait l'air trop triste – et... il est parti. »

J'ai ri de sa surprise et nous sommes sortis, traversant les rideaux en or terne qui pendent sur la porte intérieure.

Quand on était dehors, j'ai dit : « Alors, tu en penses quoi ? »

La première chose qu'elle a dit c'est, « Il y avait *vraiment* des mecs qui se suçaient entre eux en bas en plein milieu ! Je pensais que tu plaisantais quand tu m'as dit ça la première fois. Je pensais que ça se passait juste dans les petits coins sombres. » Les yeux embrouillés par la lumière vive, les arbres, et les gens, les rues elles-mêmes, les ordures le long du trottoir, les bars et les magasins de vêtements, les enfants et les parents qui se pressent, on descendait la Quatorzième rue, éblouie par la banalité du jour. « C'était intéressant. » Puis elle a ajouté, « C'était plus détendu que ce que j'imaginai. Je pensais que ce serait plus frénétique – des gens qui se sautent dessus et te jettent par terre dans le noir, pour faire ce qu'ils veulent. Mais en fait c'était tranquille. Et puis tu ne m'avais pas dit que... » Elle a fait une pause.



« Je ne t'ai pas dit quoi ? »

« – que plein de gens disent « non ». Et en fait tout le monde est d'accord avec ça. »

« Je crois », dis-je, « que quand tellement de gens disent « oui », les « non » prennent moins d'importance. »

« Mais bon, il y a toujours *plus* de « non » que de « oui ». »

« Entre cinq pour un et huit pour un, je dirais. »

Elle a rigolé.

« Tu y retournerais ? »

Elle a réfléchi. Puis, avec ses cheveux noirs et bouclés, elle a fait un petit mouvement de tête pour dire d'un trait « Non. »

« Pourquoi non ? »

« Ben... J'étais morte de trouille ! »

« Et il y a quelque chose en particulier qui t'a fait peur ? »

Elle réfléchit de nouveau. « Non. » Finalement, elle a dit : « Les gens n'étaient pas aussi mignons que ce que je pensais. »

Pas sûr de ce qu'elle voulait dire, j'ai levé un sourcil.

« Les gens dans le film » elle précisait, « les acteurs et actrices à l'écran. Ils étaient moins bien que les gens qui marchaient dans la salle. »

« Ah, j'ai dit. »

À l'époque – en 75 ou 76 – le Metropolitan et un certain nombre de cinémas autour de la Quarante-deuxième rue étaient alimentés par un flot de productions, dans l'ensemble, amateurs. Films après films, l'acteur principal était un type du genre oncle d'une trentaine d'années. Son personnage à l'écran était plutôt sympathique et à la voix douce. Il n'était certainement pas laid. Mais il était un peu grassouillet, et distinctement chauve. Personne ne l'aurait regardé deux fois dans la rue.

Les femmes dans les films étaient tout aussi ordinaires et leur âge variait entre 20 et 40 ans. Je n'ai moi-même presque rien trouvé de sexuellement excitant dans les films eux-mêmes ; mais la simple humanité des personnages, soudain comme grossie à la loupe, dénudée à la vue de toutes, je trouve, avait son propre intérêt.

L'apparence ordinaire des acteurs porno qu'Ana avait remarquée – tant celle des hommes que celle des femmes – allait changer au cours des trois ou quatre prochaines années. Dans les années 80, une écurie d'acteurs neufs avait envahi les écrans porno de la ville. Ils étaient plus jeunes. La plupart d'entre eux, à ce moment, correspondaient aux canons de beauté. Mais quand même, la plupart des hommes – Mark Stevens, Bobby Astyr, Jamie Gillis, le jeune Ron Jeremy (qui donnera dans l'auto-fellation, au moins une fois, dans chacun de ses vingt ou trente premiers films) – étaient plus célèbres pour leur bizarrerie commune que pour leur beauté physique. Même celui qui allait devenir le plus connu, John Holmes, n'était le Robert Redford de personne. Beaucoup d'entre eux avaient un certain charisme cinématographique, comme la première et incontournable impératrice du porno comico-sexy Vanessa del Rio, ou le merveilleux, menaçant Jamie Gillis.

Je veux dire que, malgré l'affirmation d'Ana, il y a plus de vingt ans – « Tu y retournerais ? » « Non. » « Pourquoi ? » « J'étais morte de trouille » – je ne vois aucune raison pour qu'une femme ou des femmes ne puissent pas prendre n'importe quel rôle, ou tous les rôles, que j'ai déjà décrits ou que je m'appête à décrire concernant n'importe quel (ou tout) client masculin. Cela inclut le gars qui plaisantait avec son cousin et les amis de son cousin en descendant les escaliers, organes génitaux à l'air – bien que cela fasse violence d'une façon assez radicale au concept traditionnel occidental de « femme ». En fait, je crois que ce n'est qu'en infligeant de telles violences à ce concept que nous pouvons prévenir la violence réelle contre le corps et l'esprit des femmes au niveau politique dans le monde. Enfin, je ne reviendrai pas sur ce sujet avant la fin de mon deuxième essai (Ana a été quasiment la seule connaissance directe que j'ai pu avoir sur les femmes qui visitent des cinémas de cul – encore que d'autres hommes m'ont raconté des histoires similaires, sur des femmes qui les accompagnaient en tant qu'amie – ainsi, même si c'est arbitraire, c'est ici que j'ai choisi de restreindre ma recherche pour cette première partie), je fais cette déclaration non pas pour clore le sujet, mais pour l'ouvrir.

Outre la peur de l'extérieur qu'Ana a internalisé, et les débats provisoires sur les femmes, les femmes dans la société, les femmes mises à l'écart dans cette société, bien que la participation d'un grand nombre de femmes, lesbiennes, hétéros ou bi, à ce genre de scène pourrait certainement causer quelques problèmes, ces problèmes néanmoins ne sont pas autre chose que : des problèmes sociaux à résoudre d'une façon sociale. Entre autres, le fait qu'un nombre suffisant de femmes considèrent ces espaces comme des lieux de plaisirs possibles changerait la donne. C'est ce que je me disais il y a vingt ans. Rien de ce que j'ai pu entendre ou lire en deux décennies de bars pour femmes et de nuits lesbiennes dans les bars cuir pour mecs, ni au sujet d'hommes et de femmes qui fréquentent les boîtes à cul hétéro ne m'ont fait penser que j'avais tort. Mais c'est s'engager dans un domaine de spéculation que, pour l'instant, je laisserai de côté jusqu'à la fin de la prochaine partie de ce livre. [...]



Photographie légendée extraite du livre, réalisée par Philip-Lorca diCorcia

Sur le côté ouest de la Huitième Avenue, la façade en arc de cercle appartenait, pendant de nombreuses années, au Cameo Theater, un des premiers établissements pornographiques. Peu après le milieu des années 80, c'est devenu l'Adonis, pour quelques années, passant d'une clientèle hétéro à une clientèle homo. L'Adonis avait été chassé de son ancien emplacement à l'angle de la Cinquante-et-unième rue et de la Huitième avenue par un avocat du World Wide Plaza, qui craignait que les résidents des nouveaux appartements de luxe ne tolèrent de la présence d'un cinéma porno gay au nord, à un pâté de maison de chez eux.

[...]

Pendant des décennies, la devise gouvernant nos rapports en ville a été « Ne parlez pas aux étrangers ». Je suggère que dans une ville démocratique, il est impératif que nous parlions aux étrangers, que nous vivions à côté d'eux et apprenions à entrer en relation avec eux sur plusieurs plans, de ce qui touche au politique comme au sexuel. Les lieux de la ville doivent être conçus pour permettre à ces multiples interactions de se produire facilement, avec un minimum de danger, confortablement et de façon pratique. Le politique – la façon de vivre dans la polis, dans la cité – c'est ça.

Tandis qu'une des idées maîtresses de cet essai a été de montrer que des interventions municipales aussi catastrophiques que le projet de développement de la Quarante-deuxième rue sont basées sur l'hypothèse incorrecte que le contact interclasse est nécessairement dangereux (il menace de déclencher la sexualité, le crime, le chaos, le meurtre...), et que ses aspects bénéfiques peuvent être remplacés par le réseautage (plus sûr, traçable, contrôlé, sous surveillance...), mon deuxième objectif a été de montrer que le contact social est d'une importance primordiale dans

la poursuite spécifique de la sexualité homo. Le fait est que je ne suis pas intéressé par la « liberté » d'« être » « gay » sans aucune des institutions gay existantes, ou sans d'autres institutions qui peuvent reprendre et remplir des fonctions similaires.

Une telle liberté ne signifie rien. Nombre d'institutions gays – clubs, bars de toutes sortes, bains, sexe dans les salons de thé, cinémas porno gay (homos ou lesbiens), brunchs, divertissements, lieux de drague, sexe dans les relais routiers, fêtes itinérantes, et bien d'autres encore – se sont développées à l'insu d'une grande partie du monde hétéro. Mais ces institutions ont néanmoins grandi au sein de notre société, et non en dehors. Elles ont été contenues, de toutes parts. C'est ainsi qu'elles ont atteint leur forme actuelle. Elles ne se propagent pas d'une façon insensée dans un « dehors / au-delà » extra-social et sans contrainte, en dehors de tout concept de responsabilité sociale – et cela inclut ce qui se passe dans les salles d'orgie des bains. La liberté d'« être » « gay » sans la liberté de choisir de participer à ces institutions est aussi dénuée de sens que la liberté d'« être » « juif » lorsque, disons, un rituel, un texte ou des pratiques culturelles juives sont interdites ; elle est aussi dénuée de sens que la « liberté » d'« être » « noir » dans un monde où la musique, la littérature, la culture, la langue, la nourriture et les églises noires, ainsi que toutes les pratiques sociales qui ont été générées par le processus d'exclusion historique des noirs, seraient soudainement supprimées. Je ne dis pas cela parce qu'une préférence sexuelle est nécessairement identique à une race, ou, de la même façon, identique à une religion. (Je ne propose pas non plus l'idée tout aussi absurde selon laquelle une race et une religion sont équivalentes). Je le dis plutôt parce qu'aucune de ces trois notions – la race, la religion ou la préférence sexuelle – ne représente un mode d'être essentiel et absolu ; je le dis parce que toutes les trois sont des constructions sociales complexes, et ne peuvent donc pas exister sans la construction des institutions qui leur sont associées.

La tolérance – et non l'assimilation – est l'exercice démocratique décisif pour l'égalité sociale.

5J. La rénovation de Times Square n'est pas seulement une question d'immobilier et d'économie, aussi désagréables qu'aient été les conséquences sur ce plan. Ayant impliqué une restructuration majeure du code juridique relatif à la sexualité, et constituant un premier pas non seulement vers le déplacement, mais aussi l'effacement de certains commerces et pratiques sociales, elle a fonctionné comme un programme massif de destruction du tissu social d'un groupe licite de citoyen·es – un programme que, pour ma part, je hais profondément.

Si la société hétérosexiste homophobe en tant que système veut s'allier à une architecture, à un style de vie et à un éventail de pratiques sociales qui évitent le contact en raison d'une peur toujours plus grande de l'alliance entre le plaisir et le chaos, alors je pense qu'elle s'apprête à vivre de tristes moments, bien plus restrictifs, désagréables et appauvrissants que les restrictions propres à la monogamie ne puissent l'être.

Les milliers de milliers d'hommes gays, qu'ils soient « responsables » ou « irresponsables », qui ont utilisé les anciens espaces et établissements de Times Square pour avoir des relations sexuelles savent déjà que le contact social est nécessaire. J'espère que cet essai montrera clairement que le contact est nécessaire pour l'ensemble d'une société flexible et démocratique, et je pense qu'il est socialement responsable de le dire.

§10.4. Entendre des propositions urbaines comme celles énoncées, sans immédiatement songer aux différences entre les sexes, aux divisions, aux barrières... est impossible.

Nos brèves considérations sur la pauvreté « féminisée » et « masculinisée » dans le §1, suggéraient déjà ce qu'ici je dois détailler. Le fait que tant de femmes souffrent d'une « pauvreté féminine », et tant d'hommes d'une « pauvreté masculine », de même que de plus en plus de personnes du « mauvais » sexe peuvent se retrouver dans chacune de ces « cases » de la pauvreté, ne sont pas des preuves de différences d'ordre psychologique entre les hommes et les femmes, mais plutôt une preuve écrasante que, dans l'espace symbolique de la guerre des classes, les hommes et les femmes sont avant tout des classes socio-économiques différentes, travaillées par des forces politiques et socio-économiques différentes. En effet, la binarité de genre démontre à quel point ces marqueurs de classe sont puissants, puisque,

dans une société où les hommes et les femmes entretiennent des rapports, cohabitent et se marient régulièrement, ces marqueurs transgressent la frontière cruciale entre le public et le privé, même lorsqu'elle est commodément établie.

Les « différences psychologiques traditionnelles » entre les genres, lorsqu'elles se manifestent, répliquent des éléments super-structurels qui visent à stabiliser une situation infra-structurelle basique ; et la structure basique qui fonde la société patriarcale (c.-à-d. hétérosexiste) est celle d'une pénurie artificielle de sexe – en d'autres termes, une institution destinée à remplir le mandat tacite de l'État : produire un certain nombre d'enfants, qui deviendront un éventail d'adultes socialement responsables, remplissant une ou plusieurs fonctions parmi un éventail de fonctions : parents, travailleurs, administrateurs, soldats...

En raison du problème actuel de la surpopulation mondiale et des changements technologiques, ce mandat a radicalement changé depuis la Révolution de 1848 (c'est-à-dire, au cours des 150 dernières années). À l'heure actuelle, à une époque où il est facile de contrôler les naissances, il est assez clair que les nations qui ont le plus de chances de régner sont celles qui réussissent le mieux à dissocier le sexe de la procréation, bien que cela ne fasse qu'inverser la forme la plus ancienne du mandat patriarcal : « Soyez féconds, multipliez, et remplissez la terre ».

Partant d'ici, venons-en à l'un des phénomènes urbains des plus déplaisants : le « wolf whistle », ou « cat-call » (sifflements de rue), le « lewd jeers » (railleries) et commentaires lubriques incessamment proférés par des hommes en groupe, à l'adresse de femmes seules dans la rue – un comportement que, pendant près de vingt-cinq ans, sur son stand de cireur de chaussures à l'angle de la Quarante-deuxième rue et de la Huitième avenue, Ben a successivement raillé, exploité, rendu bancal et esthétisé. Loin du centre des désirs urbains où Ben exerce son emprise, dans les rues environnant la ville, de tels commentaires passent pour des expressions plus ou moins ritualisées d'hostilité et d'agression envers les femmes de la part d'hommes qui, dans la mesure où ils ne peuvent ou ne veulent y songer, accusent simplement les femmes d'être responsables de la situation de pénurie de sexe dans les rapports hétérosexuels. Comme toutes les femmes le savent, le message qui sous-tend ces railleries et ces commentaires, même s'ils semblent mettre en valeur l'attraction qu'elles suscitent, le message n'est pas « je veux te baiser », mais plutôt « je sais que tu ne me baiseras pas, peu importe la façon dont je manifeste ma disponibilité, alors va te faire foutre ». Le fait qu'à midi et demi, l'ouvrier moyen du bâtiment qui déjeune n'est pas plus disponible pour une petite partie de baise que la secrétaire moyenne sur son temps de pause n'a rien à voir avec la question : c'est ce qui maintient le rituel – ce qui lui permet de faire des bonds d'avant en arrière autour d'une limite tendue entre l'à peu près supportable, et le juste intolérable.

La société urbaine homo a très tôt appris à dépasser le problème de la pénurie de sexe, dans une sphère de population où, à priori, la pénurie pourrait être encore plus grande. Supposons que la société hétérosexuelle prenne exemple sur la société homosexuelle, et s'occupe du problème non pas via des modifications super-structurelles anti-sexe, mais par des changements infra-structurels pro-sexe. Envisageons une institution du sexe publique, non pas

comme le « Show World Center » que Ben dénigre tant, mis en place et organisé par et pour les hommes, mais plutôt un grand nombre d'auberges dans plein de quartiers de la ville, appartenant à des particuliers qui concourent à fournir les meilleurs services, tous destinés aux femmes, louables non pas à la journée mais à l'heure, où les femmes pourraient amener leurs partenaires sexuels pour un petit rencart d'une, deux, trois ou quatre heures. Ces auberges seraient équipées d'un système de sécurité et de surveillance efficace, d'alarmes et de vidéos (ainsi que du matériel de contraception) disponibles en cas de problème. En outre, la direction ferait clairement savoir que, dans ses murs, toutes les décisions sont du ressort des femmes, et que tout est conçu à leur convenance et pour leur confort.

Certaines personnes se rappelleront que dans de nombreuses villes, les prostituées (et les hommes gays) ont eu accès à des institutions plus ou moins proches de ce modèle, depuis des centaines d'années. En un sens, le seul changement que je suggère est de sortir ces institutions du statut de lieux peu connus, secrets, du discours de l'illicite, pour les amener vers une rhétorique de l'élégance et de la convenance dont la bourgeoisie fait ordinairement usage, pour faire connaître des institutions et les promouvoir efficacement – et donc en présentant ces dernières comme une offre de services sexuels pour toutes les femmes, célibataires, mariées, hétérosexuelles, lesbiennes, prostituées ou clientes. Un tel changement social pourrait radicalement discréditer le système hétérosexuel de la fausse pénurie de sexe. Avec l'établissement et l'utilisation à grande échelle de telles auberges, je ne peux pas garantir que tous les « catcall » ou « wolf whistle » – autres que la parodie historique et histrionique que Ben en a faite – disparaîtront de nos rues ; mais je peux garantir que leur signification et leur teneur hostile (dans leur contenu et dans leur forme) changeront radicalement, précisément parce que parmi les hommes hétéros tout le monde saura que, dans cette ville, il y a statistiquement beaucoup plus de chances de s'envoyer en l'air avec une femme qu'on vient juste de rencontrer (parce que, même si elle ne cherche pas à créer d'attaches particulières et pense juste que vous avez un joli petit cul, un beau sourire, que quelque chose en vous lui rappelle Will Smith, Al Borland ou John Goodman, désormais elle aura un endroit où vous emmener). Enfin, la meilleure façon de prendre part à une possibilité accrue de faire du sexe n'est probablement pas de se mettre à dos des femmes prises au hasard dans la rue.

Du problème de la surpopulation aux situations de harcèlement dans la rue, il y a plein de raisons de promouvoir le sexe hétéro public, selon le modèle que le sexe homo public a suivi pendant des années et que, sous une forme ou une autre, il continuera probablement de suivre. Mais si nous voulons mettre en place cela, la meilleure chose à faire est d'en confier la gestion à des femmes et d'organiser ces lieux, dès le départ, pour leur usage et leur confort. Mes propositions actuelles ne sont pas à confondre avec ces utopies de petits commerces rentables d'auberges affectées au sexe pour femmes. Pourtant, rien dans mon argumentation ne les exclut.

Ce qu'il faut retenir de notre thèse actuelle, en regard de notre pratique de l'histoire, c'est que de telles institutions et les pratiques de contact social qui en résulteraient ne bouleverseraient pas plus notre société que ne l'ont fait l'alcool, la musique pop, le roman, l'opéra, le tabac, les boîtes de nuit, un certain nombre de drogues récréatives, le maquillage, les clubs d'hommes, le sexe dans les salons de thé entre homos, le suffrage universel des hommes blancs, les bibliothèques de prêt, les bandes dessinées, le suffrage des noirs, le suffrage des femmes, le catholicisme, les avortements légaux, le protestantisme, l'éducation publique, le judaïsme, la télévision, la valse, l'enseignement mixte, l'intégration raciale, le jazz, les pin-up, le film pornographique, les piercings, le « bundling », les caramels berlingots, les tatouages, le « fox trot », les films, le théâtre, les lois abrogeant la peine de mort, les salons de beauté, l'université, les lois interdisant le travail des enfants, le mariage religieux pour les classes ouvrières – ou toute autre institution sociale qui est aujourd'hui, ou était autrefois, décriée d'une estrade, d'une chaire ou je ne sais quoi comme instrument de la fin de la civilisation telle que nous la connaissons. De telles institutions sont toujours déjà présentes dans le social ; en fait, elles sont le social – et n'en sont pas en dehors. C'est pourquoi elles requièrent toutes une forme d'intelligence ou d'exigence sociale dans leur gestion. Elles sont toutes et toujours déjà en tension avec d'autres institutions. C'est pourquoi elles ont toutes, à un moment ou à un autre, nécessité une protection, plus ou moins en lien avec la justice, en tant qu'ensembles liés à l'exercice de libertés.

§10.5. Le contact interclasse mené dans la bienveillance est le lieu précis de la démocratie en tant que théâtre social tangible, théâtre qui doit être soutenu et entretenu au sein de la politique, de l'éducation, de la santé, de l'emploi et œuvrer pour un accès égal à la culture si la démocratie signifie, pour la plupart des gens, un peu plus qu'un passage annuel ou quadriennuel à l'isoloir – et consiste à prendre part tant à l'infrastructure qu'à la superstructure (d'une société). Les organismes et les personnes qui visent à consolider de telles relations-contact doivent pouvoir s'appuyer sur des lois et être légalement adressables / responsables. Il n'est alors pas excessif de dire que les relations-contact – le contact entre les classes – est le système lymphatique d'une métropole démocratique, qu'il passe par le tissu des services sexuels homo, qu'il passe par les voies des services sexuels hétéro (et ces services, respectivement, incluent mais ne se limitent pas à la prostitution hétéro ou homo !), ou irrigue bien d'autres formes de rapports possibles (en faisant la queue au cinéma, en attendant l'ouverture de la bibliothèque publique, en allant s'asseoir dans un bar, en faisant la queue au comptoir de l'épicerie ou des aides sociales, en attendant d'être appelés pour un voir-dire lorsqu'on est juré, en venant s'asseoir sur le perron par une chaude journée, pour attendre éventuellement le courrier – ou draguer en vue d'un rapport sexuel), bien qu'en général ces contacts dans l'espace supposent en quelque sorte de « trainer » (ou du moins, de s'attarder), ils ne sont en aucun cas systématiquement spécifiés. (La non-systématicité ou a-systématicité est constitutive de leur nature). Un discours qui promeut, valorise et facilite les relations-contact est vital pour le tissu politique, ainsi que pour l'imagination d'une ville démocratique. Les relations-contact luttent contre le réseautage et sa notion d'amie selon laquelle les seuls amis « safe » qu'on peut avoir se rencontrent à l'école, au travail ou au sein de groupes d'intérêts spécifiques présélectionnés : des gymnases et clubs de santé aux groupes de lecture et de travail bénévole. Le contact (interclasse) et les bénéfices humains qui en découlent sont fondamentaux pour la culture cosmopolite (une culture cosmopolite repolitisée), pour son art et sa littérature, pour la façon dont elle pratique la politique et structure son économie, et pour les qualités de vie qu'elle offre. Les rapports sont toujours des rapports d'échange – échange sémiotique à la base, dans un domaine où, comme l'a expliqué Foucault, le savoir, le pouvoir et le désir fonctionnent ensemble et en opposition dans le champ du discours. Je le répète : les relations-contact ne peuvent être remplacées par des relations de type réseau car, dans n'importe quel groupe fonctionnant en réseau, la compétition sociale est si forte que le coût social d'un point de vue des matières et des énergies déployées est trop élevé pour possiblement amener un bénéfice émotionnel, sinon matériel. Si on peut parler de capital social (pour ceux qui apprécient cette métaphore vraiment sordide) : alors que le réseautage est susceptible de produire de petits bénéfices stables et élitistes, les relations-contact permettent à la fois d'entretenir le champ social associé au « plaisant / plaisir » et de fournir une somme d'intérêts supérieure, qui réenchante la vie cosmopolite et en font toute sa richesse.

[...]

Wish We Didn't Have to Meet Secretly? 137



The site of a former lesbian bar in San Diego. From *The Boy Mechanic*; courtesy of Kaucyila Brooke.

15



The exterior of the Flame, a lesbian bar still open for business in San Diego. From *The Boy Mechanic*; courtesy of Kaucyila Brooke.



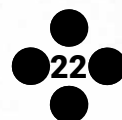


Archive personnelle, photo prise au cours d'une manif anti-réforme des retraites en 2020, à Paris, place de la République. Avec le collectif Art en Gouine nous avons fabriqué deux banderoles, une reprenant le titre d'un poème de Zoé Léonard intitulé *I want a dyke for president*, une autre reproduisant une oeuvre d'Anna Stina Treumund accompagnée d'un tract distribué qui disait ceci :

« Cette banderole représente *Une possibilité d'orgasme* (2014), une oeuvre d'Anna Stina Treumund dont l'accès a été empêché par deux poteaux de guidage une semaine après le début de son exposition à la Fondation Ricard en novembre 2018 rendant sa visibilité quasiment impossible. Ce dispositif sécuritaire a été imposé sans l'accord des trois curateurs et ces derniers ont dû choisir entre laisser cet obstacle physique entravant l'accès ou retirer l'oeuvre de l'exposition. Cet événement témoigne d'un problème systémique d'invisibilisation des artistes lesbiennes dès lors que leur identité est le sujet de leur travail (qualifié automatiquement de pornographique). En visibilisant cette oeuvre dans la rue aujourd'hui, nous voulons réparer un geste de censure et rendre hommage à cette artiste et son engagement politique. »

Cette intervention a été saluée par certains, et critiquée par d'autres. Un des motifs qui nous a été reproché est la non légitimité d'une telle image au cœur d'un cortège anticapitaliste axé sur la précarité et la pauvreté engendrées par la politique macroniste, notamment, le projet de réforme des retraites. Je rappelle ici que la subjectivité lesbienne ouvertement exprimée au sein de la culture de l'art contemporain, ou de la culture visuelle plus largement, est un facteur discriminant, encore aujourd'hui, et pénalise la carrière de ceux qui ont, travaillent sur ou exposent des pratiques lesbiennes. Je rappelle ici que les artistes-auteurs (lesbiennes ou autre) sont de retour du futur où une majorité d'entre eux n'ont pas de retraite, d'assurance chômage, de congés pa-ma-ternité, d'indemnités maladies – de ce futur iels vous disent une chose : n'y allaient pas !

“The Spanish philosophy student
on the marble inner stairs of the
night time apartment building,
the way he removed his glasses
first to clean them with the corner
of his white cotton shirt. He had
approached me in a café to admire
my little sketches. The sideways
curve of his charming member. On
those marble steps I grew the sultry
wings of an angel.



The young American banker
who had come to Paris to buy suits,
in his dull posh hotel that I left
immediately after. He could not kiss.
The dark suits there out in the room
in their garment bags like witnesses
to an unclimactic ineptitude.

The Argentinian Hegelian who
worked as a hotel clerk on the
boulevard Saint-Michel, in the
utopian minimalism of the student
room at the Cité Universitaire. His
shy lisp. Drinking linder flower
tea in the night. The whispered
entanglement of our two accents.

La Vézère est bizarre

(extrait)

J'ai toujours éprouvé une jalousie méfiante envers les poètes qui, écrivant au fil de la plume, parviennent sans grande difficulté apparente au volume de l'annuaire téléphonique. Poètes fleuves. Comme nés sur un bateau et habitués à rendre gorge, d'un trait, le brouillamini de leur sincérité. Une fois alors que j'évoquais ma lenteur et mes phases-blocage, embarquée dans l'écriture de certains poèmes ou récits, une amie poète me raconta qu'un de ses étudiants avait eu droit à un massage anal de la part d'un chaman du groupe de General Idea pour débloquer son chakra racine, cause de sa plume sèche. Après ça il était devenu un pur tube de pâte à écrire. Souvent les poètes fleuves sont des hommes maigres, gros, doux, des hommes qui pleurent, aiment, tremblent, ont un style, une voiture, ou sont pauvres comme des hommes. Souvent ils sont amoureux d'un fleuve, ou d'une rivière, plus rarement, d'un conduit anal. Quoique l'ingénierie de la merde représente une carrière digne pour une poignée d'hommes – pour le reste, même mon chouchou Huysmans fait de La Bièvre sa préférence, la décrivant comme « une fillette à peine pubère, une naïade toute petite, jouant encore à la poupée, sous des saules ». Puis, elle se transforme en misérable pute, victime-prophète couverte des stigmates du capitalisme industriel dès qu'elle passe les portes de Paris. Les rivières sont souvent des jeunes filles. Comme la Vézère qui, selon Jean Vinatier, est une bombe de 15 ans depuis 100 000 ans. Son chant est « lisse », quand le poète vient près d'elle, elle rit, ou se transforme en miroir... Aujourd'hui, j'ai mis mon short de box thaï pour aller courir en longeant une de ses berges, à rebours du courant.

Je descends par le chemin qui tourne à gauche, juste avant l'entrée du village de Treignac, une des berges a été aménagée pour la promenade, mais assez vite la digue saucissonnant les roches dans le béton s'éventre en cristaux noirs léchés par la mousse. Je croise une fille, la cinquantaine, qui court dans l'autre sens en leggings d'argent violet, avant d'arriver à mon niveau elle me dit bonjour, puis une deuxième fois, « bonjour », juste après que nos pas se croisent. Je m'abstiens de répéter pensant que mon salut était bref mais plutôt sympathique, je ne comprends pas. Je ne me retourne pas. Pour l'instant. Je me mets à penser à Ezra Pound presque machinalement, la flemme. 978 pages. « Le plus important poème épique du XXe siècle ». Mais pour Gertrude Stein, Pound n'est qu'un orateur de village. Nous discutons plus tôt avec Joyce de la façon dont certaines langues « orales » de la littérature moderniste tirent leur pouvoir d'une maîtrise ou canalisation d'un vocabulaire et d'une syntaxe jugée « féminine », « spontanée », voire « hystérique » - cette canalisation représentant une performance poétique d'autant plus sincère et réussie lorsque cette langue sort du stylo bic d'un homme, né homme, et pour qui l'homosexualité n'existe pas dans la nature. Pour Dante aussi, qui prône l'usage de la langue vulgaire en littérature, le nouveau canon poétique qui remplacera celui de la vieille « grammatica » poussiéreuse ne viendra pas des livres directement, ou de la langue écrite, maîtrisée, mais de la bouche de nos nounous. « Nous appelons parler vulgaire, celui auquel les enfants se familiarisent, par l'action de leur entourage, dès le premier moment où ils commencent à distinguer les sons. Ou, pour le dire plus brièvement, nous posons que le parler vulgaire est celui que, sans aucune règle, nous recevons en imitant notre nourrice. »

Je croise une autre fille qui ne court pas mais marche avec un bâton et un chien. « Bonjour. » Elle porte un carré court bouclé légèrement ramené vers l'arrière, son oeil droit brille tandis que son oeil gauche, légèrement plus ridé, traduit un sourire franc nulle part inscrit sur sa bouche. La tâche verte brodée sur

le gris doux de son t-shirt est en fait un brocoli. Je ralentis. Il reste 32 minutes à mon programme de combustion des graisses mais, en réalité le meilleur moyen pour brûler des graisses est de courir à un rythme auquel vous pouvez tenir une conversation – la fille ressemble à Colette sur la couverture du *Pur et de l'impur*. Mais une Colette qui aurait plus écrit sur le dandysme des filles de chantier que sur l'aristocratie de celles qui possèdent des châteaux... « Bonjour » dis-je, m'arrêtant pour faire quelques étirements sur le bas-côté, continuant de sautiller entre chaque comme si à n'importe quel instant, j'allais disparaître. Elle stationne légèrement plus haut sur la berge, examinant des branches mortes qu'elle choisit comme on tire un livre d'une bibliothèque, et rerange si l'on juge son contenu trop clair, puis elle jette ses trouvailles à son malinois qui divise sa lecture entre la trajectoire du bâton, les obstacles pour l'atteindre, et les mille autres signes d'événements en périphérie pouvant nourrir sa propre recherche. J'ai carrément arrêté mes étirements. Posée sur un rocher pour envoyer des faux textos, bras anormalement tendu – prétextant un meilleur réseau vers la rivière d'où ce bras et l'attitude légèrement détachée de l'écran, permettant au regard d'errer et de croiser celui de l'autre, par hasard. D'où cette pensée incomplète où l'idée de « tenir » une conversation avec cette fille dont le silence maintenant m'effraie, silence quoiqu'il en soit couvert d'une variation de bruits humides renversant la carte du profond et de la surface, du petit ruissellement très humide aux courants dominants plus huileux qui draguent le fond en chutant et rehaussent le mica dans la boue. Une carte du monde qui n'inclut pas l'utopie ne vaut même pas le coup d'oeil – Oscar Wilde. Je suis paumée. J'accepte de croire que rien n'a lieu, elle se rapproche de la Vézère dont j'occupe le rythme plus que l'espace, la distance qui nous sépare alors n'est plus une mesure mais une intensité, un rythme – dans ce rythme aucune promesse de progrès, de passer du silence à l'amitié et de l'amitié à la fornication. Simplement la répétition absurde d'une formule de politesse, encore d'usage pour marquer le passage de la frontière entre la socialité de l'espace urbain et son opposé – « Bonjour » dit-elle à nouveau, alors que nous nous tenons à hauteur de voix. J'observe sa nuque.

Tassadit Yacine dit des rivières dans l'Izli Kabyle, qui est une forme de poème d'amour écrit pour être chanté, elle dit de ces rivières dans les poèmes qu'elles sont comme un cri de délivrance. « Allons jeunes filles / descendons à la rivière / l'eau y est fraîche / le maître de la maison absent / vous jeunes gens / pauvre de vous si vous n'avez le goût du plaisir ». Souvent située aux confins du village, la rivière est l'endroit où « par tradition l'on se réfugie, quand on veut échapper – un temps – à la presse des hommes et de leurs lois ». Les hommes, c'est-à-dire les humains mais aussi les hommes : les Izlan sont essentiellement écrits et chantés par des femmes, et elles utilisent cette forme pour témoigner de leur place dans la société berbère, refuser celle de victime, et performer leur talent d'aimer en chantant. Cette image de la rivière comme utopie où cesse, temporairement, l'ordre de la domination masculine, où l'amour se trouve dans l'écriture pour son propre plaisir, pour l'intensité, pour l'art de vivre avec et de survivre au trauma déchirant du désir – ouvre à une autre futurité que le simple effet miroir décrit par Jean Vinatier ou Théophile Gautier, deux des quatre hommes dont les vers ont été retenus pour illustrer la Vézère, sur le panneau à la sortie du vieux pont. Ils me rappellent les impeccables poèmes de rimes en é que m'a écrit Kévin, premier de la classe en CM2. Kévin m'aime vraiment mais nargue de dire à la maitresse quand il me surprend à embrasser Hélène derrière le préfabriqué. J'ai si peur que je fais une crise de spasmophilie et l'école est obligée d'appeler le samu. Deux jours après je crache dans son jus de fruit lorsqu'il tourne la tête à la cantine, je le google et j'ai vu qu'il était devenu notaire.

Mes yeux suivent la courte et dure main de jardinier éprouvant le cuir cireux du bâton. Nous ne sommes plus qu'à un souffle et toujours cette absence de parole, d'âge, de prénom que balbutient nos corps. Nos peaux se transforment en oeil. J'approche mon visage de sa joue en laissant un linge invisible, et reste

ainsi un instant. J'avais appris à faire ça avec les chevaux, pour leur faire sentir mon odeur et mon énergie. La sienne est celle d'un taureau calme, mais son odeur de myrrhe et d'oliban trahit sinon une fréquentation assidue des églises, une passion autant pour l'excès que pour l'excès de restrictions. Sa langue trop charnue fond dans ma bouche. Je dois rêver. Ma tête plonge dans une surdité aquatique, au moment où sa main accroche ma nuque je n'entends plus que les graves du malinois broyant soigneusement des carapaces d'écrevisses dans la vase, plourrr, crrrrc, rrrrrrrroooooo.... Elle me tire lentement le coeur du sein, puis me le rend baptisé sur ses lèvres. fffffffffffff. Ma main baigne sur son coeur mouillé que je chéris avec des noeuds de crêpes à chaque doigt, elle attendra, mais c'est moi qui deviens folle du calme de sa respiration profonde et force sa main dans ma pulpe. Elle sort un monstre rouge de derrière son dos qu'elle enveloppe de son être qui m'empale en une quasi immobilité, je m'enracine et explose.

La Vézère est bizarre. Je continue de m'enfoncer dans la forêt, assez vite la rivière tourne et la berge devient impraticable. Je dois remonter au village pour passer de l'autre côté. N'ayant pas d'autre objectif que celui de suivre la rivière, toujours, à contre-courant, je ne sais guère où je vais. Mes pas sont orientés par le chhhhhhhhhh du courant, une carte mentale du village tapisse progressivement mes parois d'oreilles de sorte que mon odorat, chose logique ou non, augmente. Arrivée en haut du village, je sens le son sur la droite. Je repère également un panneau, indiquant une destination irrésistible : Le rocher des folles. Pourquoi pas. La route a tendance à descendre et c'est l'avant de mes tibias, mes abdos et mes trapèzes qui me tiennent sur l'horizon, fougères. Je commence à fatiguer et devrai faire une pause. J'ai soif. Pas pris de sac-à-dos. J'ai arrêté le sac à dos en mars 2020 quand je m'étais faite arrêtée par la police. C'était le confinement et j'étais partie courir avec papiers, barre de céréale, bouteille d'eau, gros blouson dans le sac au cas où j'aurais froid et le dictionnaire des amantes de Wittig juste au cas où. Ayant dépassé le kilomètre réglementaire de 300 mètres, j'ai reçu une amende de 135 euros. Il m'a fallu du temps pour comprendre que courir ouvrait à une éthique du dépouillement, se débarrasser de pas mal de choses que l'on transporte quotidiennement non pour leur usage mais pour être en règle, et pour la sensation de sécurité qu'elles procurent. Avoir ses papiers, sa carte bleue, sa carte vitale et son téléphone c'est une possibilité de revenir en arrière. Ne pas les avoir incite à draguer la disparition. Pas la mort. La disparition. Enfin, j'ai toujours mon téléphone intelligent qui s'est transformé en téléphone stupide et lourd car toutes mes barres, internet et appels, sont grises. Je joins mes mains en petite chambre pour boire l'eau de la rivière. Treignac est fameuse pour l'eau, il y a même une pub où Beyoncé boit une bouteille d'eau de l'eau qui vient de la rivière, je ne risque rien. À part rencontrer les folles.

Un bruit fait bouger les feuilles à 60 mètres devant mais aucune silhouette d'abord. Le bruit est fluide, continu, peut-être un gros lézard. Un lézard qui dit bonjour. Quelques millimètres de foin précieux pointent sur une tête langoureusement qui zigzagüe, pliant les fougères jusqu'à me faire face, avec cette bouche formant un parfait arc de Cupidon en V.

« Bonjour. »

« Bonjour » j'ai fait, en me redressant pour dire « oui, c'est moi. »

« Je vous ai vu hier, passer sur la route départementale devant le bureau de tabac, et avant hier aussi. »

« Oui, cela fait trois jours que je suis là » j'ai dit.

« Vous courez tous les jours ? C'est trop. Il faut faire du fractionné, seulement deux ou trois jours par semaine, vous aurez plus de résultats. » Ravalant mon air piqué, j'ai dit « c'est aussi un prétexte pour passer du temps au bord de la rivière. » Avant, quand je venais ici, je passais tous mes après-midis au centre d'art, dans ma chambre avec mes livres, dans la cuisine, ou encore à fouiller dans la bibliothèque

de Liz et Sam. « D'habitude je sors le soir », dis-je, « mais l'habitude est mauvaise pour mon foie, or je m'arrange toujours pour en avoir de bonnes, qui deviendront tout aussi aliénantes. » Un petit sourire de connivence défait sa mine de tape dur avec sa cicatrice sur l'arcade sourcilière, que je lui envie. Mains dans les poches de son jean trop large couvert de postillons blancs, sa tête tourne d'un quart comme s'il fallait revenir maintenant.

Mais j'enchaîne,

« Mmmm, vous travaillez sur un chantier ? »

« Pas du tout. J'aide ma sœur à apprendre l'anglais aujourd'hui. Mais elle a dû partir faire des courses à l'inter, qui est envahi de touristes chaque été. Donc, j'imagine avoir une bonne heure. Je travaille à l'office de tourisme sinon, mais pas aujourd'hui. » C'est dingue comme aujourd'hui dans sa bouche sonne comme un ciel immense. J'adore la langue anglaise j'ai dit, regrettant instantanément vu son air stoïque de chien de Toutankhamon, mais sa main fit ce geste d'homme discret, effleurant une direction vers un rocher plat non loin, invitant au contraire à aller s'asseoir « je vais souvent là-bas, on profite mieux de l'eau quand on la regarde, légèrement en hauteur. » J'acquiesce en poupée qui dit oui, ajoutant « c'est le rocher des folles ? ».

« Non, le rocher des fadas tu es à environ 10 kilomètres. » Je note le passage au tutoiement...

« Vous connaissez l'histoire » j'ai dit avec un sourire, entretenant par espièglerie le vouvoiement.

« Oui, et, si tu veux, je te la raconte en occitan ? »

« Tu parles l'occitan ? » l'étonnement brise mon jeu. « Non, c'était juste pour voir ta tête. T'as l'air assez portée sur les langues. » C'était vrai, mais ce que Lézard était obligé d'ignorer c'est que j'étais assez obsédée avec ça dernièrement. On était en train de finir un livre avec Lisa, fait entre autres de nos traductions de poèmes occitans de la troubairitz Na Castelloza. J'étais troublée, comme à chaque livre écrit ou lu, dans lequel on boit, fume, peste, baise et gueuletonne tous les jours, des yeux sortent du livre la nuit et tissent des signes magiques tout autour. « Je ne parle pas l'occitan, mais je le lis et l'entends. » Assez, pensais-je, tandis que mon visage disait tendrement fuck me. Inclivée, j'observe les tourbillons se former sous la surface de l'eau, prenant conscience que je pourrais être des heures, à suivre les mouvements des flux mais ne pourrais jamais les analyser. Avant que Treignac ne soit Treignac, il y avait quand même des habitants, et on respectait les dieux de la nature. Qu'ont-ils fait ? Toujours est-il que les dieux de la nature n'étaient pas contents. Et pour les apaiser, il aurait fallu sacrifier une vierge. Alors sa mère, de cette meloula, a voulu la soustraire, et elles se sont cachées dans les bois, par là. Mais les habitants ont fini par la retrouver, et l'ont poursuivie. Plutôt que d'être rattrapées et sacrifiées elles ont préféré se jeter du haut du rocher. Elles se jetèrent dans le gouffre damné avec des embrassements et des rires de folles. Sa bouche de guide chuchoteur disait l'histoire mais accueillait en son rythme celle des contenants, enveloppes, ces choses précieuses et fragiles qui permettent de garder, de transporter, de protéger, d'apporter quelque-chose à quelqu'un, une feuille, le pli d'un livre, un flacon, un filet, un foulard, un pot. En même temps, j'avais eu droit à mon frisson de vacancière qui pose les bonnes questions et, le plus agréablement du monde, sur un mini théâtre où j'étais moins public que caisse de résonance, m'était fait remettre à ma place de touriste qui pourra croire, effrayée, d'avoir entendu les rires des folles.

« C'est combien pour le tour ? » j'ai lancé par taquinerie.

« Orrh, on peut s'arranger ».

Trois minutes plus tard j'avais un doigt dans ma culotte, deux des miens bordant son anus et son pouce traçant le jeu des lettres sur mon clitoris, distraitement, nous poursuivions la conversation.

« Tu lis quoi en ce moment ? »

« Oh, mmmm, des choses au sujet des habits de Jeanne d'arc, et toi ? »

« Attends, mets les deux, mmm, ah ouais, des trucs sur le droit des femmes au Moyen Âge en

Provence, ouuuu jte sens là, entre le 10ème et le 13ème siècle. »

« Mmmm c'est pas mal ça,...tu me baisses là hein, attends je vais te baiser... vous venez ici tous les étés et c'est la première fois que je vous vois dans les bois, petite bavarde. Je coince ma langue dans sa bouche, son jus a goût de la châtaigne, je fesse son cul droit pour cambrer son bassin et venir le reprendre derrière.

« Oh toi ! »

« Mmmm, oh, ah, enh... Tu viens... souvent ici ? »

« Depuis que j'ai appris à marcher. »

« Non mais je veux dire... aarh... mmm, ooops, c'est chaud là, laisse tomber continue »

« Les berges, depuis toujours, sont l'endroit où ont vient pour... s'amuser. »

« Mais depuis quand ? »

« Personne ne sait quand, c'est un fond commun. Ça fait partie de l'histoire de Treignac, du patrimoine. La bouchère que tu pourras rencontrer le dimanche, le lundi ou le mercredi après-midi aussi, ici, là, enh, là, ennh ouais, oh ou-ais, elle a une petite théorie à ce sujet. »

Attrapant son menton dans ma main « si je te têtes, tu me la racontes ? » Sa peau dû rougir car elle me sembla plus foncée et, sans attendre de réponse, je descendis tel un scaphandrier se mouvant habilement, suivant d'imperceptibles veines irrigant le cœur de ces tripes.

« Chaque automne, après le labeur des récoltes et les premières journées fraîches, les fruits et les légumes dans les maisons abondaient. Pour leur faire traverser l'hiver, et les garder de la pourriture, des femmes inventèrent des recettes simples, dont les interminables cuissons laissaient le temps d'aller errer. Une avait un mari trompeur et jaloux. Une avait un frère qui l'appelait maman. Une autre n'avait qu'un mari, son père, et il buvait pas mal de ricard. Elles n'avaient pas le droit de toucher au feu car les flammes, pareilles à des yeux de miel, sont dangeureuses, alors elles préparaient des bûches pour des mijotées de dix, douzes heures. Leurs hommes fiers machinaient les braises, et elle partaient salir des draps pour les amener aux berges, les laver ensemble. Elles étaient toutes contentes et pleuraient vivantes de rire. Elles pissaient dans l'eau debout, buvaient dans les mains de l'autre, faisaient des bulles de savons aux épices et défaisaient leur cheveux. Mais un jour, le mari jaloux qui avait des yeux dans les arbres vit que sa légitime, la sublime Ondina aux yeux violets, cachait des bonheurs dans le linge trop propre. Le lendemain, il la somma d'aller laver un camion de linge plus lourd que le veau. Ondina ne cessait de tomber sur le chemin et se blaissait à chaque fois plus, une cheville, puis l'autre, puis le coude, si bien qu'elle parvint à l'eau épuisée et sanglante. Son sang se mêla aux eaux. Les eaux devenaient vampire, tirant sur sa vie par de petits baisers calmants et suçotants. Son reflet dans l'eau indifférente exposait son cadavre mais au moment même où elle se vit partir, des poils longs d'or fendirent le miroir sortant une tête, un buste, des jambes, des orteils et des doigts. « Bonjour » dit la voix à Ondina. Comme Ondina était encore un peu morte, la voix répéta, « bonjour ».

« Qui... qu'êtes-vous » demandait la gisante Ondina.

« Je ne peux pas le savoir, il n'y a pas de question dans ma vie » dit la voix. « Je viens répondre aux désirs non de savoirs mais d'espérance, à la mémoire de tout ce qui pourrait être autrement, à la prairie, élastique comme une nuée, verte comme ce qui est vert dans nos songes. J'abreuve, opiniâtement, je veille à l'imprégnation. Mais je fige l'eau de ceux et celles qui croient pouvoir la contrôler, lui faire dire ce qu'elle est et ce qu'elle n'est pas, la segmenter, la réifier, la déifier, la stagnéfier. »

Ondina : « Mon mari veut me voir morte. Si je ne rentre pas maintenant je suis morte. »

La voix : « Il croit déjà que tu es morte, il fait sa conférence performance à une autre, à cet instant précis. »

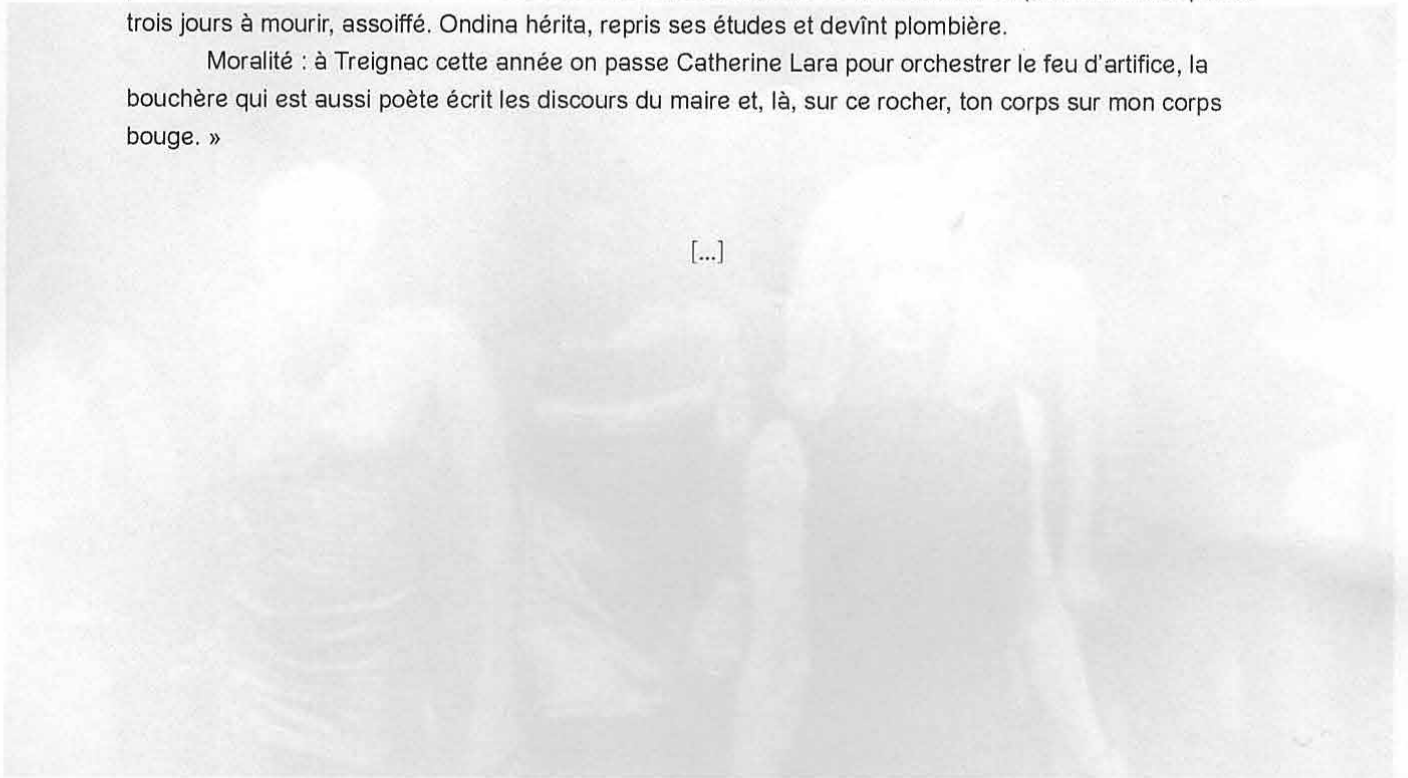
Ondina : « Quel connard ce Hans. Mais comment me débarrasser de lui ? »

« À cette question, je peux répondre » dit la voix avec un sourire plus grand qu'une baleine se retroussant les manches. « Je me charge de Hans. Toi, va. Retrouve tes copines de la berge, ensemble écrivez un plan habile, excentrique, mais simple. Il doit décrire la façon dont vous pourrez vivre si vous le pouviez pendant 700 ans. Puis, comme si vous étiez nombreuses et éparpillées aux quatre coins du monde, dispersez-vous. Transmettez votre plan à des amants, qui le transmettrons à leur tour, et à leur tour, et à leur tour, et à leur tour. Jusqu'à ce qu'il ne soit même plus possible d'imaginer pouvoir effacer ce plan. » Ondina se releva et, marchant droit comme un tank disparût dans les fougères.

Le lendemain Hans allait au bistrot en sifflotant, et il ordonna un ricard. L'aubergiste refusa, sans savoir pourquoi, de le servir. Hans alla à la fontaine pour la transformer en fontaine de ricard avec sa fiole qu'il versa dans l'eau. L'eau se crispa nette formant une dalle de glace. Hans rentra chez lui pour tirer au puit. Le seau remontait lourd mais toujours vide. Hans alla à la rivière pour traire les rochers, ses mains pouvaient sentir l'eau couler mais une fois dans sa bouche, elle se transformait en pain dur. Hans passa trois jours à mourir, assoiffé. Ondina hérita, repris ses études et devînt plombière.

Moralité : à Treignac cette année on passe Catherine Lara pour orchestrer le feu d'artifice, la bouchère qui est aussi poète écrit les discours du maire et, là, sur ce rocher, ton corps sur mon corps bouge. »

[...]



A heterosexual white woman (Holly Hunter) dances among throngs of adoring women of color in the lesbian bar scene in *Living Out Loud*. Courtesy of Photofest.

The Boy Mechanic San Diego by Kaucyila Brooke



It didn't last very long, less than a year I think, but it was at a time when there was a lot of camaraderie...for women to support women's business, I think it was the first place that was own by somebody in the community and...

6:58 / 20:37

The Boy Mechanic San Diego by Kaucyila Brooke



...and tried to be more like a community space. It was definitely an all-women's bar and...I think maybe it's where this place was...it might have been there...

▶ ▶| 🔊 7:27 / 20:37



The Boy Mechanic San Diego by Kaucyila Brooke



It's hard



7:31 / 20:37



I to tell...



“Between the wide bed of the hotel
and the narrow bed of the maid’s
room on Rue du Cherche Midi,
beds like two poles of a battery,
the one with a book, the other
with a boy, all of my life crowded,
every part of the language that
figured the pause that permitted me
to enter poetry.”

Extrait de *The Baudelaire Fractal*, Lisa Robertson, Coach House Books, 2020

34 Looking at the Lesbian Bar



Jane (Whoopi Goldberg, left) and Robin (Mary-Louise Parker) enjoy a moment in a multicultural lesbian bar in *Boys on the Side*.

TEXTES / TEXT

Lisa Robertson, The Baudelaire Fractal, Coach House Books
Samuel R. Delany, Time Square Red, Time Square Blue, trad. sabrina soyer, New York University Press **sabrina soyer, La Vézère est bizarre, en cours d'écriture**

IMAGES / IMAGES

Kelly Hankin, The Girls in the Back Room: Looking at the Lesbian Bar, University of Minnesota Press, 2002 **The Boy Mechanic /San Diego, video installation by Kaucyila Brooke, (20:37).**